

**FRAC
CORSICA**

**CULLETTIVITÀ
DI CORSICA**

À LEUR IMAGE



**SÉBASTIEN ARRIGHI – DORIANE BOUISSET
LEA EOUZAN-PIERI – ZOÉ FERRAIOLI – YOANN GIOVANNONI
GEERT GOIRIS – AMANDINE JOSET-BATTINI – MONA FAVOREU
YAN LEANDRI – SABATINA LECCIA – EMMANUELLE LAINÉ
JULIETTE LIAUTAUD – KATERYNA LYMAR
ANGÈLE MARIGNAC-SERRA – LOUIS MAUREL – DIANE MOULENC
NICOLAS QUIRICONI – LOLA REBOUD – MATTEA RIU
ERIC TABUCHI & NELLY MONNIER
TROMPEZ-LA-MORT – KAMIL ZIHNIUGLU**

**DOSSIER
DE PRESSE**

À LEUR IMAGE

**03.11.2025
→ 11.04.2026**

**CULLETTIVITÀ DI CORSICA
COLLETTIVITÀ DI CORSE**

**ME LES
MUSÉES
DE
CORSE**

Réunir la jeune scène photographique en Corse, c'est tenter de prendre le pouls d'un territoire à travers celles et ceux qui l'habitent, le traversent ou le regardent autrement. Le titre de cette exposition fait écho au roman *À son image* de Jérôme Ferrari (2018), où la photographie devient à la fois trace, énigme et tentative – toujours fragile – de saisir la vie dans sa fuite. Le titre du livre peut se lire comme une référence au divin – à l'humain façonné à l'image de Dieu – autant qu'à la photographe, héroïne discrète et ambivalente, dont le regard circule entre les zones de guerre à l'étranger et les tensions politiques et nationalistes de la Corse à la fin du XX^e siècle. En choisissant le pronom pluriel, *À leur image* affirme ici une ouverture : celle d'une multiplicité de subjectivités et de regards, qui permettent d'interroger les formes actuelles par lesquelles notre territoire continue d'être vu, parcouru, pensé, vécu.

L'exposition rassemble des artistes dont les démarches se croisent et se répondent autour d'une question essentielle : comment représenter aujourd'hui une île comme la Corse ? Entre attachement, distance, réalités sociales, mutations contemporaines et héritages symboliques, cette géographie offre un terrain d'exploration inépuisable. Certain-es y sont né-es, y vivent ou y reviennent, tandis que d'autres y ont simplement séjourné. Leurs images composent un kaléidoscope de perspectives : politiques, sociales, culturelles, et surtout sensibles.

Face à l'hyper-prolifération des images numériques, la photographie contemporaine, loin de se banaliser, affirme plus que jamais sa nécessité. Elle n'est pas simple enregistrement : elle est avant tout expérience. Elle repose sur une économie du visible – attendre, cadrer, expérimenter – qui résiste à la vitesse de défilement. En cela, elle demeure un médium éminemment démocratique, ouvert à toutes et à tous, mais exigeant dans sa capacité à traduire l'épaisseur d'un réel.

La photographie a longtemps été pensée comme une pratique impersonnelle, fondée sur la sérialité. Or, c'est précisément dans cette tension entre répétition et expression que s'inscrit la singularité des artistes réuni-es ici. Leurs séries affirment des styles, documentent des inventions, soulignent parfois un écart par rapport à leur milieu. À travers elles, se dessine une cartographie émotive de l'île : à la fois commune et fracturée, lumineuse et opaque, familière et déroutante. C'est dans cette confrontation subtile aux lieux, aux corps, aux récits qui nous entourent et nous constituent, que la photographie retrouve toute sa puissance : celle de faire surgir ce qui reste, encore trop souvent, hors-champ.

Commissaires de l'exposition : Sébastien Arrighi et Fabien Danesi



LOUIS MAUREL SANS TITRE, PETRANERA (2024)

Cette photographie en noir et blanc saisit une scène estivale avec une énergie directe : une femme en maillot de bain, encore mouillée, accueille l'élan impétueux d'un chien dans l'enceinte d'une propriété. Le cadrage serré, l'éclat cru du flash et la tension marquée transforment une situation familière en un moment de tension et d'énergie suspendue. L'ordinaire du quotidien se charge ainsi d'une densité dramatique inattendue.

La frontalité du geste photographique et la manière d'isoler l'instant rappellent certains photographes américains des années 1970 et 1980, de Garry Winogrand à Bruce Gilden, qui surent faire du réel le théâtre d'une vitalité brusque et parfois déconcertante. Comme chez eux, le trivial devient matière à image, la fulgurance d'un geste ou d'une rencontre se cristallise dans le cadre.

Louis Maurel déploie ici une photographie qui conjugue spontanéité et rigueur formelle. Mais au-delà de cette immédiateté, la présence de cette image estivale projetée en plein cœur de l'automne-hiver cortenais, sur l'esplanade, vient jouer la carte du contraste et accentuer son pouvoir de décalage.

Né en 1998, Louis Maurel vit et travaille entre Paris et la Corse. Photographe autodidacte dans un premier temps, il affine son regard à travers des séries comme celle réalisée en 2023 autour des manifestations contre la réforme des retraites à Paris, avant de compléter sa formation à l'école de photographie Spéos. Son travail, souvent en noir et blanc, met en tension la densité des rues urbaines et la lumière des paysages corses, entre tumulte et silence. Repéré lors de la Biennale d'art contemporain de Bunifaziu, il a depuis participé à plusieurs expositions collectives, notamment à la Galerie Art Number 23 à Athènes, et a été publié dans différents magazines (*Society*, *Les Inrocks*, *Lundi Matin*). À l'été 2025, il a présenté *Kairos*, sa première exposition personnelle, à l'espace d'exposition Orenge de Gaffory à Patrimoni.



LOLA REBOUD IMMORTELLLES (2025)

Dans cette œuvre, Lola Reboud fait dialoguer deux registres de représentation en apparence inconciliables : l'étendue d'un paysage corse enneigé et le fragment coloré d'une fleur d'immortelle, plante emblématique du maquis méditerranéen. Le premier, vaste et presque abstrait, impose l'éphémère d'un climat inhabituel, rare en Corse, où la neige recouvre uniformément les formes de la montagne. Le second, réduit à une vignette mais intensément présent par ses jaunes et ses verts, condense la mémoire sensorielle d'un territoire – ses étés brûlants, ses parfums persistants, la rudesse de son sol.

Ce montage visuel ne relève pas seulement du contraste saisonnier. Il propose une réflexion sur l'identité du paysage corse, entre permanence et transformation, entre les cycles fragiles de la nature et les signes durables qui traversent le temps. L'immortelle, dont le nom même évoque la persistance, se dresse comme un contrepoint à la neige appelée à disparaître. Elle est trace de mémoire et survivance, là où l'image enneigée incarne le passage, l'événement fugace.

En rapprochant ces deux échelles – le monumental et l'intime, le climat et le végétal, l'horizon et le détail –, Lola Reboud déjoue les évidences. Elle suggère que l'identité d'un lieu se lit autant dans ses grandes masses paysagères que dans les détails infimes de sa flore. De cette tension naît une poésie discrète, où la Corse apparaît comme un territoire multiple, travaillé par des contrastes qui en nourrissent la richesse : la chaleur et le froid, la couleur et le blanc, le durable et l'évanescent.

Née en 1982, Lola Reboud est diplômée des Beaux-Arts de Cergy (DNAP), de l'ENSAD à Paris (photographie) et d'un master d'esthétique à la Sorbonne. Elle a complété sa formation à New York au sein de l'agence Magnum Photos (assistante d'Elliott Erwitt et d'Alec Soth) puis auprès d'Yto Barrada à Tanger. Sa pratique, à l'intersection du documentaire et de la fiction, explore les rapports entre géographie, milieux humains et « climats », souvent au long cours et en collaboration avec des chercheurs. Lauréate de la bourse du CNAP pour la photographie documentaire pour Les Climats II (Japon), elle a publié ce livre chez Poursuite Éditions en 2017 et expose régulièrement en France et à l'international (CentQuatre, Paris Photo, Galerie du jour agnès b., Kyotographie KG+...). Elle enseigne également la photographie à Paris et à Bruxelles.

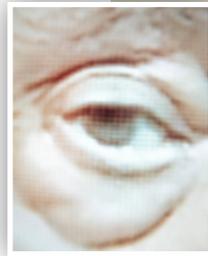
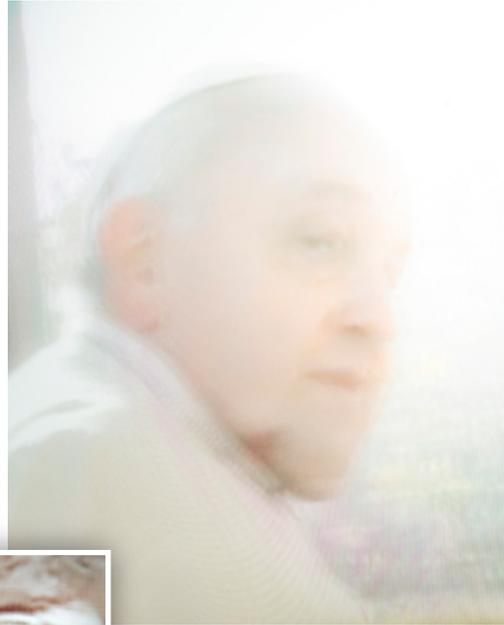


DIANE MOULENC (SANS TITRE), 16.03.2024 (SANS TITRE), 18.07.2023

Un véhicule en flammes se consume dans la nuit. L'image saisit l'embrasement dans toute sa brutalité, comme un surgissement sans cause apparente. Est-ce un accident, un geste de révolte, une apparition presque mythologique ? Rien ne l'explique, et c'est justement cette absence de contexte qui ouvre la photographie à l'imaginaire. En Corse, territoire traversé d'histoires de luttes, de silences et de tensions souterraines, cette scène trouve une résonance particulière, à la fois familière et insaisissable. Le feu y devient signe autant que métaphore, trace d'une violence possible mais aussi puissance archaïque, élémentaire.

En contrepoint, le cadrage serré sur le dos d'une chemise en jean, tachée d'ombres dans l'obscurité, introduit une tout autre intensité. Ici, le corps est à peine évoqué, réduit à la présence implicite de ce vêtement. Fragile, intime, mystérieuse, l'image résonne avec la première tout en la contredisant : à l'éclat incandescent du brasier répond la discrétion d'une trace presque muette. Ensemble, ces deux photographies construisent un diptyque ouvert, qui ne raconte pas mais suggère, qui ne décrit pas mais évoque. Elles invitent à percevoir la Corse dans la vibration de ses images, dans l'épaisseur de ses signes, entre violence et silence, entre clarté et opacité.

Née en 1993 à Bastia, Diane Moulenc vit et travaille en Corse. Diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, elle a d'abord orienté ses recherches vers l'Amérique centrale et les États-Unis, avant de tourner son regard vers son île d'origine. Ses photographies ont récemment été présentées à la Biennale de photographie de Lucca en Italie et au Centre culturel Una Volta à Bastia. En 2024, elle ouvre son atelier dans le village de Todda.



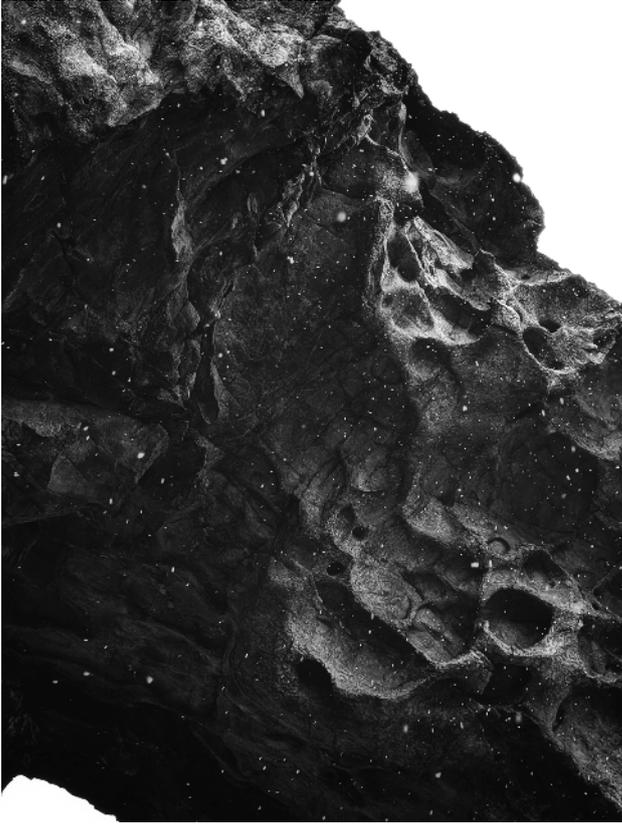
KAMIL ZIHNIOLU TELEPAPA (2024)

Le 15 décembre 2024, quelques semaines avant sa mort survenue un lundi de Pâques, le 21 avril 2025, le Pape François se rend en Corse. Plutôt que de couvrir directement l'événement, Kamil Zihnioglu choisit de le photographier à travers l'écran de télévision. Ce parti pris confère à la figure du pontife une dimension spectrale : sa présence se diffracte dans le flux lumineux, suspendue entre incarnation et disparition.

La ferveur collective se manifeste dans la foule massée, dans les silhouettes rassemblées aux balcons, dans les acclamations d'un peuple qui veut à la fois voir et retenir l'instant. Mais elle se lit aussi dans la prolifération des téléphones portables et des caméras brandis vers le ciel. Ces instruments d'enregistrement, devenus gestes quotidiens, traduisent ici la conscience de chacun de participer à un moment historique. L'événement et sa représentation se vivent désormais comme indissociables, et la démultiplication des images nourrit la viralité de la célébration, renforçant sa puissance même.

La série insiste sur cette médiation : la trame vidéo est visible, ses lignes de balayage et ses interférences forment une peau vibrante qui recouvre les visages et les gestes. Cette matérialité électronique fait vaciller l'icône religieuse, comme si le sacré se dissolvait dans le signal, entre pixellisation et lumière. En contrepoint, les fragments isolés — un œil, une bouche, une expression fugitive — redonnent une intimité à la célébration collective. Cette fragmentation restitue quelque chose de l'indicible propre à la croyance : à l'heure des réseaux sociaux et des diffusions en direct, l'image continue d'ouvrir un espace de trouble, entre ferveur populaire et apparition fragile.

Né en 1993 à Paris, Kamil Zihnioglu, artiste franco-allemand, vit et travaille entre la Corse et Paris. En 2013, il commence sa carrière en tant que photojournaliste en collaborant avec des agences de presse et des journaux tels que Sipa Press, l'Associated Press ou encore *Le Monde* et *M, le magazine du Monde*. Au contact du territoire corse depuis 2018, il se rapproche de la photographie documentaire, au travers de laquelle il développe un travail personnel intitulé *Intraccià*, qui interroge les identités multiples de l'île. Le projet a obtenu le soutien du Centre national des arts plastiques en 2021 et de la Grande Commande photographique de la BnF en 2022. En 2023, désireux de se tourner vers l'accompagnement de projets, il cofonde avec Mathias Benguigui et Théo Miller Saetta, une maison d'édition et de production d'exposition, avec laquelle il publie sa première monographie en juin 2024.



AMANDINE JOSET-BATTINI MAGNITUDE DE LA DERNIÈRE ÉCLIPSE (2024)

Trois visions se déploient en noir et blanc, entre l'infiniment proche et l'infiniment lointain : une paroi rocheuse striée, creusée de cavités minérales, dont les aspérités rappellent autant une surface lunaire qu'un fragment de montagne ; une sphère isolée flottant dans la poussière lumineuse, planète ou graine, indécidable et suspendue ; une crête enneigée, dont le tracé net fend l'obscurité et impose sa monumentalité silencieuse. Entre matière, astre et sommet, l'ensemble compose une cosmologie imaginaire où chaque image trouble les échelles et déplace les repères.

Présentées en transparence sur les vitres des salles d'exposition, ces photographies se superposent au paysage réel de la montagne corse, visible d'ordinaire depuis ces mêmes ouvertures. Le regard oscille alors entre le dehors et l'image, entre ce qui se donne immédiatement et ce qui se projette comme une fiction visuelle. En jouant de cette double strate – verre, photographie, horizon –, Joset-Battini transforme la fenêtre en interface poétique : un seuil où l'imaginaire cosmique se noue au territoire, où la montagne se rêve autre sans jamais disparaître.

Cette superposition agit aussi comme une mise en tension écologique et perceptive : le territoire, loin d'être une donnée stable, apparaît comme une matière mouvante, toujours susceptible d'être recomposée par le regard et l'imaginaire. Les images ne masquent pas le paysage, elles l'altèrent et l'ouvrent, comme si la montagne corse se voyait traversée par d'autres temps géologiques, d'autres constellations. Ainsi, l'installation rappelle que voir, c'est déjà transformer — et que nos environnements, aussi familiers soient-ils, sont traversés de fictions, de projections et de possibles métamorphoses.

Née en 1988, Amandine Joset-Battini est originaire d'Aiacciu. Après un parcours en arts plastiques, elle poursuit ses études en psychologie à l'Université de Corse. Passionnée par la marche et l'errance, elle établit un lien intime et symbolique avec sa terre de naissance qu'elle explore à travers l'image, en déroulant un fil narratif autour de l'espace et de la sauvagerie à travers différents outils photographiques, de l'argentique à l'utilisation du smartphone. Elle a participé en 2023 à l'exposition *A Terra di U Cumunu* au FRAC Corsica.



TROMPEZ-LA-MORT TOR 1 (2024) TOR 2 (2024) GENORAN 2 (2024)

Dans cette série, Solène Le Bailly, alias Trompez-la-mort, se met en scène dans un univers saturé de rouge. Cette couleur, omniprésente, envahit l'espace comme une matière brûlante et ambiguë, entre feu infernal et fête débridée. Elle inscrit d'emblée les images dans une atmosphère où le diabolique se donne à voir, mais traité sur un mode spectaculaire, presque burlesque.

Les trois photographies déploient une gamme contrastée d'expressions : le hiératisme d'une figure dressée dans la pose, la mélancolie d'un visage baissé, l'éclat de rire éclatant d'un autre personnage. Ces registres s'opposent et se répondent, de la gravité la plus sombre au débordement carnavalesque. Dans cette oscillation, l'artiste invente des doubles qui brouillent les limites entre menace et farce, effroi et jubilation.

Par l'autoportrait fictionnalisé, Trompez-la-mort fabrique des apparitions où le corps devient masque, rôle, persona. Ces images ne cherchent pas à révéler une identité mais à multiplier les figures possibles, à jouer avec les codes du travestissement et de la croyance. Le rouge incandescent agit ici comme un révélateur : il transforme chaque image en rituel visuel où se jouent les forces de la mélancolie et de l'excès.

Née en 1994 en Moselle, Trompez La Mort (pseudonyme de l'artiste Solène Le Bailly) vit et travaille à Ajaccio. Diplômée en arts plastiques de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, après un échange à l'UQAM de Montréal, elle développe une pratique mêlant photographie, performance et installation. Ses œuvres, centrées sur la mise en scène et la réinvention de soi, ont été présentées dans plusieurs villes en France et à l'international, notamment à Londres, Marseille, Montréal, Montpellier et en Corse. Ses performances ont été montrées lors d'événements tels que la Nuit Blanche à Rivoli 59 et au Générateur à Paris.



YAN LEANDRI FUCILU CINTU #2 (2022)

Cette image de Yan Leandri appartient à une série consacrée aux tireurs de ball-trap, tous représentés de dos. L'artiste choisit de montrer ces figures dans une posture d'attente et de concentration, tournées vers l'espace dégagé où se déroulera le tir. Ici, le corps anonyme, vêtu d'un simple survêtement et campé sur un tapis de fortune, est saisi dans un moment suspendu, entre immobilité et action imminente.

Le noir et blanc accentue la sobriété et la frontalité de la scène. Rien ne détourne le regard de cette silhouette solitaire, inscrite dans un paysage de maquis rocailloux. Mais le cadrage de dos introduit une part de retrait : le spectateur est tenu à l'écart du visage, du regard, de l'expression. Ainsi, malgré l'apparente clarté documentaire, l'image ne se livre pas entièrement.

En adoptant ce dispositif tout au long de la série, Yan Leandri souligne que photographier ne signifie pas donner accès à une vérité totale. Ce qu'il montre, ce sont des postures, des gestes, un rituel partagé ; ce qu'il retient, c'est la dimension intérieure et invisible de l'expérience. C'est dans cette tension entre précision descriptive et opacité que se construit la force de cette représentation.

Originaire de Granaccia, Yan Leandri vit et travaille en Corse. Diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, après un parcours universitaire à l'Università di Corsica, l'Université de Nîmes et l'Université Paris 8, il ancre sa recherche dans l'île, nourrie à la fois de son histoire mondiale et de ses conceptions du sacré. Partant de la photographie mais l'élargissant au texte, à la vidéo et à l'installation, il explore les réseaux de pouvoir à l'œuvre dans l'image et leur déconstruction. Il est membre du collectif U Scoddu, engagé dans la valorisation du patrimoine du Sartenais et de l'Alta Rocca.



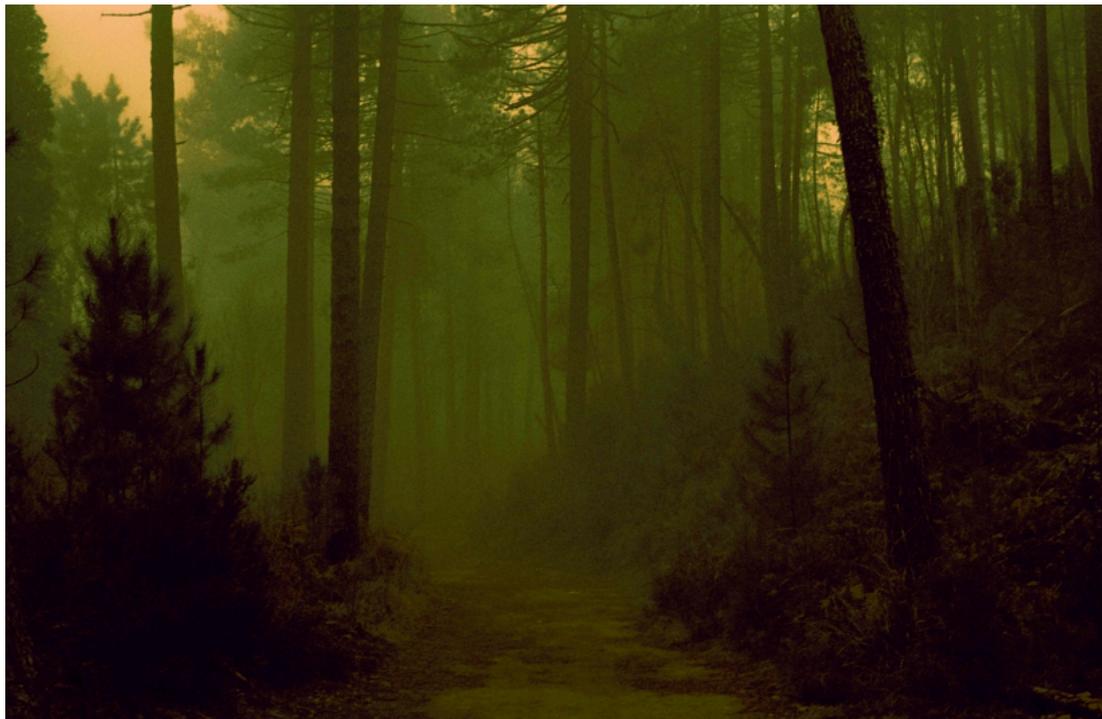
NICOLAS QUIRICONI EN ATTENDANT L'OLIVE (2024)

L'installation réunit trois photographies et un portant où sont présentés les costumes et le masque utilisés lors d'une performance conçue avec l'association qui a restauré le moulin à huile d'Ogliastru (Cap Corse). Faute de récolte cette année-là, le projet - imaginé comme une tradition fictive mêlant chants, costumes et une fontaine-sculpture délivrant l'huile nouvelle - s'est transformé en procession poétique : des performeurs costumés ont invité les participants à chanter en marchant de l'oliveraie au moulin, posant les bases d'un rituel à venir.

Les trois images montrent la figure jaune au visage recouvert de feuillage d'olivier dans différents points du paysage. Par la répétition et le déplacement du même personnage, l'individu se fait emblème : une silhouette hybride, entre humain et végétal, qui rejoue la place de l'olivier dans les sociabilités locales. Le portant agit comme un élément charnière : ni simple accessoire ni pure relique, il relie la trace matérielle (vêtements, masque) et l'image de l'action, de sorte que la présentation en salle reste ouverte à la réactivation plutôt qu'à l'archive close.

En articulant costume et photographie autour d'une fête réinventée, Nicolas Quiriconi déplace la documentation vers un dispositif rituel : la mise en forme d'un commun. L'installation rend sensible la façon dont un geste collectif naît d'un territoire, de ses usages et de ses saisons, et comment l'art peut en relancer le chant - même en attendant l'olive.

Né en 1994 à Bastia, Nicolas Quiriconi vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2021, il développe une pratique à la croisée des arts visuels et vivants, mêlant performance, chant, vidéo, installation et création de costumes. Son travail, souvent collaboratif, s'ancre dans un territoire et en dialogue avec ses habitant-es, construisant des récits hybrides qui interrogent et court-circuitent le réel. En 2021, il consacre son projet de diplôme au carnaval d'U Poghju di Nazza, en Corse, donnant lieu à un film (*Ultima strinta*) et à la création de l'association U Cioccu mascaratu pour réactiver cette tradition. Depuis, il poursuit des collaborations avec différentes institutions et développe des formes collectives où mémoire et invention se conjuguent.



JULIETTE LIAUTAUD SANS TITRE (2024) TIRÉE DE LA SÉRIE L'ORTIE ET LA PARIÉTAIRE COMMENCÉE EN 2023 ET TOUJOURS EN COURS

Juliette Liautaud travaille ses images à partir de pellicules argentiques périmées, dont l'altération devient un matériau à part entière. La dégradation du support influe directement sur la chromie et la texture des photographies, introduisant des teintes instables, des dérives imprévisibles, comme si le temps lui-même se déposait sur l'image. Loin d'être une imperfection, cette fragilité choisie donne aux paysages captés une profondeur temporelle singulière : ils apparaissent à la fois présents et déjà en voie de disparition.

Dans cette œuvre, une forêt embrumée se dresse comme un écran de densité. Les arbres verticaux, la brume qui suspend la lumière et les tonalités verdâtres issues de la pellicule altérée composent un paysage qui échappe à la simple description. Ce qui est montré est inséparable de la matière qui le rend visible, comme si la forêt n'existait qu'à travers ce voile, ce décalage chimique qui lui confère une dimension mentale, presque hallucinée.

Associée à un gros plan d'une rivière, l'image de la forêt engage un dialogue souterrain entre éléments terrestre et aquatique. L'opacité du brouillard et l'indéchiffrable du cours d'eau se répondent, non pour livrer une vérité mais pour ouvrir un espace de résonance sensible. Ces photographies ne documentent pas un lieu : elles mettent en œuvre une expérience de vision troublée, où la matière argentique, chargée de sa propre mémoire, devient le miroir d'un monde en transformation.

Née en 1987, Juliette Liautaud vit et travaille à Marseille. Après des études de littérature et d'art à Paris, Saint-Denis et à la Villa Arson à Nice, ainsi qu'une année de photographie en République tchèque, elle cofonde en 2016 le collectif Stereoeditions. Sa recherche se situe à la croisée de la photographie, du film et de la musique. Elle développe des environnements visuels et sonores immersifs, entre matières naturelles et formes vibratiles. Son travail a été montré dans de nombreuses expositions, projections et résidences en France et à l'international. Depuis 2019, il est documenté par Documents d'artistes PACA, et en 2022 elle a entrepris un cursus en composition électroacoustique au Conservatoire Pierre-Barbizet de Marseille. Depuis 2024, elle est résidente des radios indépendantes Station Station et Lyl Radio.



ANGÈLE MARIGNAC-SERRA U CUSCIONU, ISULA ANIMA (2022) JEAN-PAUL, ISULA ANIMA (2022) PLACE DU DIAMANT, ISULA ANIMA (2022)

Dans ce triptyque, Angèle Marignac-Serra compose une constellation d'images où l'humain, le végétal et l'industriel se répondent par échos et analogies formelles. Un homme de dos, silhouette ancrée dans le paysage, semblerait presque se fondre dans la rudesse de la terre et des arbres. À ses côtés, un tronc noueux, que l'on peut dire sculptural, dresse sa présence minérale, comme une figure archaïque ou mythologique. Enfin, un fragment métallique d'une carcasse industrielle apparaît, marqué par le temps, la rouille et l'usage, dans une matérialité qui rappelle étrangement celle du bois ou de la peau.

Ce rapprochement crée un jeu de miroirs inattendu : le corps, l'arbre et la machine partagent des formes, des cicatrices, une densité commune. La photographie ne documente pas seulement des réalités séparées mais construit un langage de correspondances, où les frontières s'effacent entre nature, travail humain et résidus techniques.

À travers ce dialogue discret, Angèle Marignac-Serra interroge la manière dont les paysages, les êtres et les objets gardent la trace de leur histoire. Le regard porté sur eux révèle une continuité souterraine, une mémoire inscrite dans les surfaces et les matières. Ces images invitent ainsi à voir autrement : non plus des entités distinctes, mais des présences reliées par la même endurance face au temps.

Née en 1996, Angèle Marignac-Serra vit et travaille à Paris. Diplômée de l'ECAL en 2022, elle développe une pratique photographique à la croisée du documentaire, du portrait, de la mode et de la nature morte. Son projet Isula Anima, issu de son diplôme, est le fruit d'une immersion de trois mois en Corse-du-Sud, dans le village de Pitretu à Bicchisgià, où elle a collecté traces et récits locaux.



DORIANE BOUISSET **ÃSSIA GHENDIR, ي دسج فاش** **(CELLE/CELUI QUI SOIGNE PAR LE CORPS)** **(2024)**

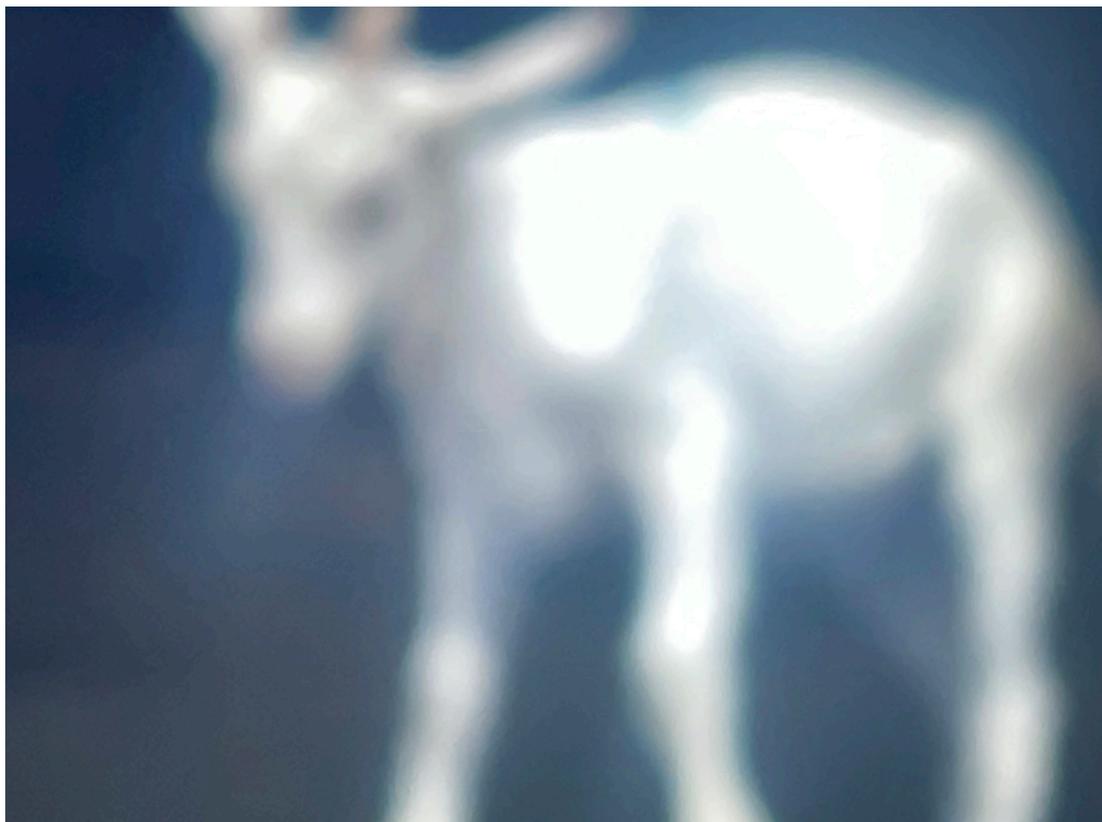
Les photographies de Doriane Bouisset présentées ici sont issues d'une résidence à Providenza, fabrique artistique installée dans le village de Pieve, en Corse. Elles ont été réalisées en dialogue avec Assia Ghendir, musicienne, performeuse et praticienne somatique, invitée à investir ce lieu où les artistes sont amenés à expérimenter en prise directe avec le paysage et ses résonances.

Dans ces images, Assia Ghendir apparaît allongée, lovée ou étendue sur la roche, comme absorbée par la texture minérale qui l'entoure. Les vêtements sobres et les postures relâchées suggèrent une forme d'abandon, mais aussi une écoute attentive aux variations de lumière et de matière. Le corps semble se fondre dans l'élément, devenir lui-même surface poreuse, traversée par la chaleur, l'ombre et le relief.

La photographie, loin d'être un simple enregistrement, rend perceptible cette pratique où la somatique rencontre le paysage. Doriane Bouisset capte moins un portrait qu'un état : celui d'une présence qui se laisse traverser, jusqu'à effacer la frontière entre la figure humaine et le site. De là naît une image qui ne cherche pas à représenter mais à restituer un accord sensible, fragile et provisoire, entre un corps et son environnement. Originaire de L'Isula, Doriane Bouisset développe un imaginaire nourri des contes entendus au village, des superstitions, des gestes transmis et des murmures des montagnes où elle a grandi. Son travail joue de cette dimension mystique du réel, qu'elle décrit comme « sombrement joyeuse », où le vivant s'épanouit dans des récits occultes et des visions à la frontière de la légende et du quotidien.

Depuis huit ans, elle travaille de manière indépendante dans le milieu artistique et culturel en Corse. Elle a participé à la création de la plateforme de cinéma corse et méditerranéen Allindì, accompagné la communication de la fabrique agri-culturelle Providenza, et collaboré avec différents collectifs et associations tels que Bal'Dilà, Valhalla, Vialuni, Pegasus, Arts et Noces Troubles ou Passi di Luna.

C'est à travers ces expériences et ces rencontres qu'elle cultive sa pratique photographique et cinématographique. En 2024, elle réalise son premier court métrage documentaire *J'ai vu un papillon* et prépare aujourd'hui son second film, *Splendid Hôtel*, poursuivant une démarche où l'image devient le lieu d'un récit sensible et fragmentaire.



KATERYNA LYMAR I'M TRYING TO REMEMBER HOW I FELT BACK THEN (2025)

Les images de Kateryna Lymar se tiennent au seuil du visible. Elles saisissent des instants fugitifs où la matière se défait en lumière, où le grain et la surexposition brouillent les contours, où une présence animale, végétale ou minérale glisse vers l'indistinct. L'artiste ne cherche pas à préserver des formes figées, mais à enregistrer leur état fragile : une lune réduite à une lueur pâle, un soleil irradiant jusqu'à l'aveuglement, de l'eau changée en blancheur, un feuillage embrasé par la lumière. Chaque photographie restitue quelque chose qui disparaît au moment même où il apparaît.

Réunies en une suite de quarante œuvres, ces visions composent un vocabulaire délicat : insectes posés sur des pétales, silhouettes animales avalées par l'ombre, pierres aux allures de figures, halos suspendus dans le ciel nocturne, traces humaines éphémères inscrites sur les murs ou les routes. Rien n'y affirme de solidité durable ; tout oscille entre surgissement et retrait, proximité et éloignement. La série ne construit pas un récit, mais se déploie comme un passage de sensations, où la nature se révèle dans sa propre vulnérabilité.

Présentées sous la forme d'une projection vidéo, ces photographies échappent à la stabilité rassurante du tirage. Leur succession continue accentue leur caractère éphémère : chacune n'apparaît que fugitivement, avant de céder la place à la suivante. Le spectateur ne peut les retenir, mais fait l'expérience d'un flux de seuils fragiles. L'œuvre devient ainsi une méditation sur la nature transitoire du monde, où la photographie n'est plus le médium de la trace définitive, mais celui des états passagers.

Kateryna est une artiste visuelle née en Ukraine et basée à Amsterdam, avec une formation en journalisme. Elle travaille la photographie, la sculpture et l'édition. Sa pratique explore l'instabilité du langage et de l'image, déconstruisant les signes en circulation afin de questionner la manière dont ils façonnent la perception et la réalité. Elle a commencé ses études au département de photographie de la Rietveld Academy, mais en a trouvé le cadre trop restrictif après deux ans. Elle poursuit désormais son cursus au sein du département des Beaux-Arts.



YOANN GIOVANNONI SANS TITRE (SARRULA È CARCUPINU, MEZZAVIA, GRUSSETTU È PRUGNA) (2017-2022)

Cette série rassemble des tirages 40 x 50 centimètres qui interrogent les espaces périphériques et les zones de transition de la région ajaccienne. Yoann Giovannoni y déploie une approche documentaire rigoureuse, attentive aux signes discrets des transformations urbaines et aux détails qui composent un paysage contemporain souvent relégué au second plan. Ses images se tiennent à distance du spectaculaire et privilégient l'observation patiente des marges : terrains vagues, friches, zones industrielles, abords de chantiers ou de parkings, mais aussi détails architecturaux et micro-événements dans l'espace public. Par un cadrage frontal et une neutralité assumée, l'artiste restitue la fragilité d'un territoire en constante métamorphose et souligne l'importance de ces lieux dans la construction d'une mémoire visuelle partagée.

Inscrite dans une tradition documentaire qui rappelle certains travaux de Guido Guidi, la pratique de Giovannoni se distingue par son ancrage insulaire et par l'attention portée à une réalité quotidienne, souvent invisible ou jugée banale. L'artiste ne cherche ni à magnifier ni à dénoncer, mais à donner à voir, avec une grande précision, ce qui s'efface ou se transforme sous nos yeux. Cette posture de guetteur fait de lui un témoin discret, dont le regard se déploie à hauteur d'homme, dans une proximité constante avec le territoire qu'il arpente.

L'ensemble compose une cartographie sensible des mutations contemporaines, où la banalité des zones périphériques se charge d'une intensité nouvelle. Par l'accumulation des images et la mise en séquence, Yoann Giovannoni construit une archive visuelle qui, fragment après fragment, esquisse le portrait d'un territoire insulaire en mouvement, saisi dans sa dimension la plus concrète et la plus quotidienne.

Né en 1990 à Ajaccio, Yoann Giovannoni vit et travaille en Corse. Photographe autodidacte, il débute en 2017 avec la série Area, qui explore les espaces périphériques proches de son quotidien et interroge les transformations du paysage. Sa recherche se déploie autour des notions d'espace, de lieu, de mémoire et d'individu, en cherchant à représenter le territoire au-delà des visions contestataires ou nostalgiques. En 2022, il est en résidence à Providenza, à A Pieve. Ses œuvres ont été présentées dans plusieurs expositions, notamment au Mascarone Festival à A Bastilicaccia (2023), à la Biennale de photographie de Lecture (2024), ainsi qu'à l'Espace Diamant d'Ajaccio (2024). Ses travaux font partie des collections de l'Università di Corsica.



ÉRIC TABUCHI & NELLY MONNIER ATLAS DES RÉGIONS NATURELLES (CORSE) (2025)

L'Atlas des Régions Naturelles (ARN), initié par Éric Tabuchi et Nelly Monnier, est un projet photographique qui cherche à dresser une cartographie sensible des paysages et des architectures ordinaires en France. Pensé sur le long terme, il repose sur une méthode sérielle et typologique : documenter, par fragments, les formes qui composent nos territoires, en refusant le spectaculaire comme le pittoresque. Chaque photographie vaut comme échantillon d'une géographie en mutation, mais c'est leur mise en séquence, leur confrontation, qui révèle des logiques, des écarts, des récurrences.

La sélection réalisée en Corse témoigne de l'inscription particulière de l'île dans ce vaste atlas. Les photographies ne montrent pas les clichés attendus mais des réalités concrètes : un hélicoptère effacé dans le bitume, un ancien château d'eau ferroviaire abandonné, une aire de battage à flanc de colline, une piscine déserte cernée de poteaux électriques. On y croise un engin de chantier immobilisé dans la végétation, une maison coiffée d'un improbable appendice de béton, une voiture sous bâche noire, ou encore des graffitis politiques sur des façades de Corti. Ailleurs, ce sont des enseignes de zones commerciales, des hôtels fatigués, des rochers transformés en abris improvisés. Ces images composent un portrait fragmentaire de la Corse contemporaine : une île traversée par les tensions entre modernité et abandon, pragmatisme quotidien et signes dissonants venus d'ailleurs.

Le dispositif d'exposition prolonge cette approche. Présentées sur des étagères modulables où les tirages peuvent glisser et se déplacer, les images se lisent comme une constellation ouverte plutôt qu'une série figée. Des plaques neutres ménagent des respirations, rappelant que tout atlas est lacunaire, toujours susceptible d'être complété. L'ensemble ne cherche pas à fournir une image définitive de la Corse mais à donner à voir des morceaux de réel qui, mis en relation, composent une cartographie mouvante. Le spectateur est invité à circuler, à recomposer lui-même les liens entre ces fragments, comme on parcourt un territoire fait de routes, de bifurcations et de rencontres inattendues.

Les prises de vue en Corse de L'Atlas des Régions Naturelles ont été réalisées à l'invitation et grâce au soutien financier de l'association Sguardi.

Après des études de sociologie, Eric Tabuchi commence son travail photographique. Il est l'un des fondateurs de Glassbox, publie plusieurs livres chez Florence Loewy (Hyper Trophy, Alphabet truck) puis Atlas of Forms chez Poursuite. Il expose notamment au Palais de Tokyo, au Confort Moderne et aux Abattoirs. Les typologies architecturales constituent le principal de son œuvre. Nelly Monnier étudie à l'École des Beaux-Arts de Lyon où elle développe un travail de peinture et d'écriture sur les signes distinctifs (architecturaux, décoratifs ou publicitaires) qui animent les milieux ruraux. Depuis 2017, les deux artistes documentent, publient et exposent des photographies du paysage et du bâti français pour l'Atlas des Régions Naturelles, initiative au long cours dont ils sont les seuls commanditaires. Leur site internet www.archive-arn.fr permet déjà de consulter quelques 15000 images à travers le découpage géographique des pays, régions pré-révolutionnaire aux frontières poreuses, complété par de nombreux critères thématiques détaillant l'époque, le matériau, la forme, l'utilité.



MATTEA RIU - ROUTE TERRITORIALE 205 - FOLLE È FIURE DI A PERIFERIA (2024)

Dans ses photographies, Mattea Riu capte l'intensité trouble d'une jeunesse en lisière. Les visages maquillés, les manteaux de fourrure synthétiques, les talons roses ou les corps enlacés s'inscrivent dans un décor de friches, de parkings, de lotissements inachevés. La mise en scène, à la fois précise et spontanée, installe une tension entre désir d'affirmation et sentiment d'abandon : un théâtre quotidien où l'ornement et la pose deviennent des armes fragiles pour exister. Les protagonistes féminines oscillent entre jeu et gravité, construisant devant l'objectif une mythologie intime qui détourne la banalité des lieux.

Ces images ne se contentent pas de juxtaposer figures et paysages : elles révèlent la collision entre un territoire insulaire en mutation - ses zones périurbaines, ses architectures standardisées, ses espaces délaissés - et l'énergie des corps qui l'habitent. Les friches deviennent scène, les parkings décor, les marges terrains d'expérimentation. En donnant à voir une Corse pleinement contemporaine, loin des clichés d'une pseudo authenticité réduite à la carte postale, Mattea Riu affirme que ce territoire insulaire est aussi le lieu d'une modernité de béton, traversée par les mêmes dynamiques d'urbanisation, de consommation et de mise en scène de soi que partout ailleurs. Ainsi, l'ensemble compose une cartographie sensible où se lisent à la fois l'imaginaire adolescent, la violence sourde des transformations territoriales et la force d'une génération qui tente de s'inventer, au bord du visible comme du possible.

Née en 1997 à Bastia, Mattea Riu commence très tôt à filmer et photographier ses proches et ses lieux pour en conserver les traces. Diplômée des Beaux-Arts de Cergy en 2020, elle poursuit une pratique autour du cinéma, de l'art sonore et de l'écriture. Ses recherches interrogent la mémoire des lieux, la langue et l'identité insulaire, mais aussi les relations entre marges et normes. À travers films, sons et textes, son travail reste marqué par une dimension intime et expérimentale, entre récits personnels et fragments du réel.



ZOÉ FERRAIOLI EXTÉRIEUR, NUIT (2020-2025)

Dans cet ensemble capté de nuit, Zoé Ferraioli déploie un univers saturé de couleurs artificielles où le corps, la nature et la lumière se confondent. L'obscurité sert ici d'écran à une explosion chromatique, électrisée par des éclairages qui transforment la nuit en une matière instable, à la fois sensuelle et irréelle. La chair, les branches et les gestes y apparaissent comme traversés par des forces lumineuses qui brouillent la distinction entre intime et paysage.

Le recours aux dominantes rose et bleue convoque volontairement les clichés chromatiques associés au genre. Mais loin de réaffirmer une opposition binaire, l'artiste les pousse jusqu'à la saturation pour les faire vaciller. Ces couleurs stéréotypées deviennent ici vecteurs d'ambiguïté et de transformation : elles cessent d'être des marqueurs identitaires pour ouvrir un espace fluide où les corps se déplacent entre vulnérabilité et affirmation, refusant toute assignation.

Ce travail s'inscrit dans une perspective queer et féministe. Il interroge les représentations traditionnelles du corps et défait les récits binaires en révélant la puissance de subjectivités insoumises aux normes. À travers cette série, Zoé Ferraioli compose un territoire imaginaire où l'intime devient politique : une photographie qui ne documente pas seulement, mais qui invente un espace d'existence pour des identités multiples, mouvantes et indociles.

Née et ayant grandi en Corse, Zoé Ferraioli débute ses études artistiques en 2017 à la CPES-CAAP de Sartè, avant d'intégrer l'École supérieure des beaux-arts TALM à Angers. Elle développe alors des projets photographiques entre son île et son lieu d'étude. En 2022, elle suit un programme Erasmus à la Brera Accademia de Milan. Diplômée en 2023, mention jeux de lumière, elle revient vivre en Corse où elle poursuit une pratique centrée sur le territoire et sa communauté.



SABATINA LECCIA CHERCHER LE SOLEIL (2024-2025)

Dans cette série de Polaroids, Sabatina Leccia explore une mémoire fragmentée de la lumière et des paysages insulaires. Chaque image, unique et fragile, saisit une apparition fugace : un coucher de soleil, une silhouette, un reflet marin, un éclat de fleurs ou d'ombre. L'instantanéité du Polaroid renforce cette impression d'éphémère, comme si l'artiste cherchait à capturer l'impossible permanence du soleil dans sa course.

Les images composent un journal visuel, intime et sensible, où se mêlent visions réelles et altérations chromatiques. Les teintes saturées ou délavées, les dominantes roses et violettes, les surexpositions et accidents de surface traduisent la subjectivité du regard : ce n'est pas la transparence documentaire qui est recherchée, mais la trace opaque d'une expérience lumineuse. Cette intensité se nourrit aussi de l'expérience propre à la diaspora corse qui, lors de ses retours estivaux, redécouvre l'île avec un regard à la fois familier et ébloui.

Chercher le soleil se construit ainsi comme une cartographie affective de l'île, où chaque Polaroid est moins une image qu'un fragment d'attention, une manière de retenir l'instant au moment même où il se défait. L'accumulation ne fabrique pas un récit linéaire mais un tissu d'apparitions, fragile et discontinu, qui fait de la lumière le lieu d'une lutte silencieuse contre l'oubli.

Née en 1984, Sabatina Leccia vit et travaille en France. Après des études en Histoire et Archéologie, elle intègre la Central Saint Martins School de Londres dont elle est diplômée en 2012 (Master Textile Futures). D'abord brodeuse en Haute Couture, elle se consacre ensuite à sa pratique artistique à la croisée du textile, du dessin et de la photographie. Lauréate en 2022 de la bourse TRANSVERSE (ADAGP et Freelens), elle codéveloppe le projet *Le bruissement entre les murs*, publié aux éditions SUN/SUN. Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions (Biennale de l'Image Tangible, Campredon Art & Image, Galerie XII, etc.). En 2025, elle est sélectionnée pour la résidence « Excellence des Métiers d'Art » en partenariat avec le musée Nicéphore Niépce. Elle est représentée en France par la Galerie XII.



SÉBASTIEN ARRIGHI ORA (2019 – EN COURS)

La série Ora de Sébastien Arrighi rassemble des images de paysages corses où nature, ruines et traces humaines se côtoient. Une voiture abandonnée, une bâtisse de pierre isolée, un torrent saisi dans son écoulement, une route nocturne balayée par des phares, une jeune femme assise sur un banc de sable au bord d'une rivière : autant de situations ordinaires, saisies dans leur état précaire. L'artiste y relève moins des motifs iconiques qu'une présence diffuse du territoire, telle qu'elle se manifeste dans ses formes les plus concrètes.

Ce qui traverse ces images, c'est l'attention portée aux matières : la rugosité des roches, la sécheresse des sols, la brillance de l'eau en mouvement, le grain végétal, la texture d'un mur abîmé. Ces surfaces ne sont pas de simples décors : elles imposent une densité, une aura discrète, qui confère au quotidien une dimension à la fois précise et mystérieuse. Par ce biais, Arrighi ne cherche pas à documenter mais à restituer une perception sensible du lieu, faite de résistances, de résonances et d'opacités.

Le choix du leporello prolonge cette approche. L'objet n'organise pas une continuité narrative mais juxtapose des fragments hétérogènes, placés côte à côte dans une séquence ouverte. Ce voisinage crée des tensions, des échos ou des ruptures qui traduisent la pluralité des manières d'habiter et de voir. Déplié, le leporello agit moins comme un récit que comme un champ de résonances visuelles, où chaque image garde son autonomie tout en contribuant à l'ensemble.

Né en 1992 à Aiacciu, Sébastien Arrighi est artiste photographe et fondateur du festival Mascarone Lab. Diplômé de l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence, il nourrit son travail de ses racines méditerranéennes et d'une attention particulière aux modes de vie insulaires. En 2021, il présente *Era Ora* à la Compagnie à Marseille. En 2022, il publie *Shivers* aux éditions Poursuite avec le soutien du CNAP, puis en 2024 *Franc Jeu* aux éditions du GrandPalais RMN. Lauréat d'une résidence dans le cadre de la Bienalsur 2023, il séjourne à Riyad et y expose *Desert Rose* au Fena Alawwal, avant de présenter ce projet au MUNTREF de Buenos Aires et au Centre Una Volta à Bastia. Fin 2023, il réalise au Texas la série *Fall Off*, consacrée à l'imaginaire du rodéo et du cowboy. En 2024, il est lauréat de la résidence Photolux, où il produit *Marmo Amore* dans les Alpes apuanes, exposée au Palazzo Guinigi à Lucca. Depuis 2022, il développe *Ocean Rally* en Nouvelle-Calédonie, un projet au long cours amorcé avec l'appui de la DRAC PACA et poursuivi en 2024 avec le soutien du CNAP à la photographie documentaire contemporaine.



GEERT GOIRIS PEAK OIL #10 (ANCIENT SUNLIGHT), 2017

courtesy Geert Goiris, Galerie Art:Concept, Paris

Ce leporello réunit sept images qui oscillent entre objet, paysage et fragment de monde. Un briquet solitaire posé sur une table prend des allures de sculpture dérisoire, une tortue figée dans l'ombre ralentit le temps, un maquis calciné se lit comme une carte après l'incendie. Plus loin, un tapis végétal saturé de couleurs et des masses rocheuses sans échelle précise installent une hésitation : ruines ou recommencement, vestige ou apparition ?

Goiris travaille par décalages subtils : variations d'échelle, glissements de matières (animal, minéral, végétal), alternance du noir et blanc et de la couleur atténuée. La frontalité du cadrage, la sécheresse de la lumière, l'absence de commentaire livrent les choses dans une nudité insistante, comme si le temps s'était retiré pour en révéler les formes essentielles.

Le choix du leporello renforce ce déplacement perceptif. La bande pliée impose une lecture progressive, sans point de vue totalisant : chaque pliage rejoue une coupe dans le réel, chaque séquence avance comme une marche dans le paysage. La Corse y devient moins décor qu'expérience géologique et perceptive, traversée par les brûlures, l'érosion et les formes de survie.

Né en 1971 à Bornem (Belgique), Geert Goiris vit et travaille à Anvers. Sa pratique repose sur la photographie en grand format, qu'il utilise pour enregistrer des paysages lointains, des architectures isolées ou des objets étranges, souvent dépouillés et indéfinissables. Il qualifie sa démarche de « réalisme traumatique », où l'habituel se charge d'une étrangeté silencieuse et énigmatique. Formé à la photographie à la Sint Lukas School de Bruxelles, au FAMU de Prague et au HISK d'Anvers, il explore les zones de friction entre perception, mémoire et temps, produisant des images où le réel déjoue son apparence. Son travail a été présenté dans de nombreuses institutions internationales, parmi lesquelles la Hamburger Kunsthalle à Hambourg, FOAM à Amsterdam, M – Museum à Leuven, le Palais de Tokyo à Paris, la Hayward Gallery à Londres, la Friche Belle de Mai à Marseille, ainsi que plusieurs centres d'art et biennales en Europe et en Amérique du Sud. Ses œuvres figurent dans des collections publiques majeures, telles que celles du Centre national des arts plastiques, du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, du Fotomuseum d'Anvers, du Seattle Art Museum et du MUDAM Luxembourg.



EMMANUELLE LAINÉ COVERING.DRAPING.CLOTHING.SHEATHE. SHROUD, 2025, (EN COLLABORATION AVEC BENJAMIN VALENZA DE PERETTI).

Dans la série *Covering.Draping.Clothing.Sheathe.Shroud* (2025), Emmanuelle Lainé explore les potentialités narratives et sensorielles de l'image appliquée à l'espace domestique et aux ruines. Réalisées en Corse avec Benjamin Valenza de Peretti, ces mises en scène photographiques transforment des intérieurs délabrés et des architectures abandonnées en théâtres de projection mentale. Drapés, tentures, surfaces couvertes d'objets et textures saturées viennent composer des environnements où l'image se déploie au-delà du plan photographique, devenant enveloppe et décor.

Un élément clé réside dans l'usage de reproductions d'images classiques imprimées sur des supports textiles : un lit recouvert d'un drap figuratif, une tenture enveloppant une cabane, ou encore un tissu servant de nappe et de voile. Ces images, issues de l'histoire de l'art et de l'imaginaire collectif, introduisent un jeu de décalages et de réminiscences : elles convoquent un héritage visuel partagé tout en le déplaçant vers un contexte fragile, fait de pierres, de poussière et d'objets ordinaires. L'ornementation familière bascule alors vers une dimension presque liturgique, où le quotidien est traversé de signes et de présences.

Présentées sous la forme de tirages lambda couleur montés en Diasec et intégrés à des supports trouvés sur place, ces œuvres ne se limitent pas à la représentation. L'image devient matière, enveloppe, extension du lieu qui l'accueille. Le recours à des socles-objets détournés renforce cette hybridité : chaque tirage excède sa fonction de surface et dialogue avec ce qui le porte. Le spectateur se trouve ainsi confronté à des pièces qui sont autant des images que des objets sculpturaux, des fragments d'architecture que des icônes revisitées, dans une logique de recouvrement et de métamorphose continue.

Née en 1973 à Paris, Emmanuelle Lainé vit et travaille en Corse. Diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, elle développe une pratique où photographie, installation et architecture s'entrelacent. Depuis l'exposition *Effet Cocktail* (2011), elle conçoit des environnements immersifs qui brouillent la frontière entre image et espace, mêlant photographies monumentales, objets et architectures. Son travail, qui associe procédés traditionnels (chambre photographique) et technologies numériques (modélisation et scans 3D), crée des dispositifs troublant la perception et engageant le spectateur dans une expérience sensorielle. Elle a présenté ses œuvres dans de nombreuses institutions internationales, parmi lesquelles La Loge à Bruxelles, le Palais de Tokyo à Paris, la Hayward Gallery à Londres et la Friche la Belle de Mai à Marseille. Installée près de Sartè, elle poursuit aujourd'hui une recherche nourrie par le paysage et les sociabilités corses, tout en développant des collaborations avec des architectes et des musiciens.



MONA FAVOREU FIRE WALK WITH ME (2025)

Au centre de l'image, une femme est saisie de dos, face à un panneau d'affichage dont le contenu demeure illisible. Toute l'attention se concentre sur sa chevelure rousse, longue et éclatante, qui descend en cascade sur un manteau sombre. Le contraste entre l'incandescence de cette couleur et la neutralité de l'arrière-plan transforme un geste banal en apparition silencieuse.

Privé du visage comme du texte, le spectateur ne peut s'attacher ni à l'identité du sujet ni au sens explicite de la scène. Tout se joue alors dans la matérialité : les cheveux, la densité du manteau, la frontalité du cadre. Ce basculement détourne la lecture et installe une distance énigmatique, où l'impact visuel prime sur l'information.

Placée en conclusion du parcours, cette image déplace la question de l'identité : elle ne la dévoile pas mais la suspend. Le visage se dérobe, le contexte reste indéterminé, et c'est précisément ce retrait qui ouvre la réflexion. Dans un territoire où l'identité est toujours en tension, l'œuvre choisit la retenue, comme pour dire que ce qui importe n'est pas toujours de fixer une appartenance mais de laisser ouverte la possibilité d'exister autrement, dans le trouble et le secret.

Née en 2004, Mona Favoreu vit et travaille à Ajaccio. Actuellement étudiante en licence professionnelle « Techniques du son et de l'image » à l'IUT de Corti, elle développe une pratique hybride entre photographie et cinéma. À vingt ans, elle écrit et réalise son premier court-métrage, *Les Anges*, tourné en Corse et sélectionné au Festival du film de Lama en 2025. Son travail s'attache à capturer les visages méditerranéens et à explorer la mémoire des lieux, en développant une écriture visuelle qui mêle image fixe et image en mouvement, toujours en dialogue avec sa terre et ses identités.

**LEA EOUZAN-PIERI
FRAC / 0A77 (2025)**

Le travail de Lea Eouzan-Pieri explore la photographie comme une tension entre mémoire et effacement. Ses projets interrogent la manière dont les lieux portent des traces visibles et invisibles et comment l'image enregistre ou transforme cette présence fragile. Ici, elle choisit de détourner son rôle de photographe d'expositions pour le FRAC Corsica : plutôt que de documenter les œuvres, elle capte ce qui précède leur apparition, les salles encore vides, les murs nus, l'attente silencieuse.

Ces photographies forment une sorte de portrait documentaire inversé, qui montre l'envers de l'exposition. Elles révèlent ce que le spectateur ne voit jamais : l'espace avant qu'il ne soit rempli, la lumière crue, les volumes dénudés. En refusant l'illustration de ce qui sera montré, Lea Eouzan-Pieri pointe la fragilité du médium photographique dans un monde saturé d'images. Loin de renforcer le culte de la présence, elle souligne la valeur de l'absence, de ce qui échappe à la consommation visuelle immédiate.

Placées à l'entrée du FRAC, ces images accueillent et reconduisent le visiteur, inscrivant dans le passage même une expérience de décalage. Elles rappellent que l'exposition n'est pas seulement faite d'œuvres, mais aussi de l'espace qui les porte, de son état transitoire et invisible. Ce déplacement du regard vers le contenant ouvre une réflexion sur la part silencieuse de l'institution : architecture nue, volumes en attente, mémoire muette des murs qui préexistent et survivent aux expositions.

Lea Eouzan-Pieri est diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2006. Son travail s'attache aux transformations du paysage corse et aux représentations de l'île, souvent réduite à des clichés touristiques, qu'elle détourne pour en révéler la complexité. Ses projets portent également sur la mémoire des lieux marqués par l'Histoire et sur la manière dont les images façonnent notre perception collective. Ses séries ont été présentées dans plusieurs expositions et publications. Parallèlement, elle collabore régulièrement avec le FRAC Corsica en tant que photographe attitrée des expositions.

FRAC CORSICA
La Citadelle, 20250 Corti
frac@isula.corsica
Tel + 33 (0)4 20 03 95 33

De février à mai
et de septembre à décembre
Du lundi au samedi de 10h à 17h

De juin à septembre
Du lundi au samedi de 10h à 18h

Fermé le 25 décembre, le 1^{er} janvier et le 1^{er} mai.

Entrée libre

Palazzu di a Cullettività di Corsica
22, corsu Grandval
BP 215 – 20187 Aiacciu cedex 1
+33 (0)4 95 20 25 25
presse@isula.corsica